

bien cette négociation sans cesse recommencée : plutôt que de cheminer vers un accomplissement téléologique ou une dissolution tragique, la romancière tente de se reconstruire une identité au contact de la collectivité, mais ce processus demeure toujours « temporaire, incertain et ouvert » (« *temporär, unsicher und unabgeschlossen* », p. 88).

Les errances du sujet fragmenté, déchiré ou recousu, se résolvent le plus souvent dans son rapport à la communauté, mais celle-ci n'est pas la même selon qu'un écrivain se projette dans la construction d'une nouvelle nation (Ngugi wa Thiong'o, « *nation-building* », p. 187) ou dans une perspective panafricaine plus contemporaine (Binyavanga Wainaina, « *Post-Nation* », p. 187).

Au terme de la lecture de l'ouvrage de Susanne Gehrmann, le continuum autobiographique africain qui se dessine dans l'espace et dans le temps laisse apparaître des problématiques à la fois politiques et culturelles qui frappent par leur importance et leur pertinence. Loin d'être étranger aux littératures d'Afrique, le pacte autobiographique qui lie de diverses manières auteur et lecteur constitue bien un enjeu majeur pour la compréhension des dynamiques à l'œuvre sur le continent.

Pierre LEROUX

HARDY (Georges), *Ergaste ou la vocation coloniale*. Présentation de J.-P. Roger Little avec la collaboration de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2021, 117 p. – ISBN 978-2-343-21914-1.

La collection « Autrement mêmes » a fêté récemment ses 20 ans d'existence, et l'on n'a pas assez salué un tel anniversaire, c'est-à-dire la ténacité, sinon l'obstination de son directeur Roger Little pour lui assurer une production continue, dont la richesse est admirable. Certes, le catalogue ne va pas sans un certain éclectisme, mais quel esprit réellement curieux s'en plaindrait ? Cela ne va pas non plus sans une certaine ambivalence (dont le titre est l'éloquente formule), mais celle-ci est rendue nécessaire par le poids extrêmement lourd des idéologies sur toute évocation des littératures dites de l'ère coloniale. Cette ambivalence est par ailleurs entièrement justifiée par la confiance ainsi laissée au lecteur : on entend remettre à sa disposition un certain nombre de textes, documents et œuvres qui n'étaient plus disponibles, ou qui l'étaient très difficilement ; mais ce sera à ce lecteur de juger et de s'y frayer un chemin. À ce sujet, je recommande

tout particulièrement d'écouter l'entretien de Loïc Crécy avec Roger Little à l'occasion de cet anniversaire en octobre 2021 ¹.

Roger Little, cheville ouvrière de la collection, n'aurait pu lui assurer cette richesse et cette diversité s'il n'avait eu le talent de se rallier les compétences de nombreux collaborateurs. Dans le cas qui nous occupe, il n'est pas allé chercher très loin, puisque le commentaire introductif de la présente réédition est dû principalement à Janet Patricia Little, qui avait déjà commenté la réédition d'un autre ouvrage de Georges Hardy dans la même collection : *Une conquête morale : l'enseignement en A.O.F.* (2005). Spécialiste de l'œuvre et de la vie de Simone Weil, dont elle a été la bibliographe et la commentatrice avisée, Janet Patricia Little a notamment publié, avec André Ughetto, le recueil intitulé *La Soif de l'absolu* (1990) ; elle a aussi édité et traduit vers l'anglais *Simone Weil on Colonialism : An Ethic of the Other* (2003), ouvrage qui montre qu'il y a en réalité un pont assez évident entre les discours à propos du colonialisme et des colonies, d'une part, et la trajectoire singulière de la philosophe, d'autre part ; et qui, à partir de là, montre – s'il en était encore besoin – que les littératures dites « coloniales » ne peuvent être considérées à l'écart des autres littératures de la même « ère ».

Georges Hardy, l'auteur de ce dialogue à propos de la « vocation coloniale », est évoqué par ailleurs dans cette livraison des *Études littéraires africaines*, puisqu'il a été le préfacier de *Doquicimi*, le roman de Paul Hazoumé. On peut donc avoir été un franc partisan de la colonisation et un promoteur non moins engagé des premiers écrivains africains. Encore faut-il préciser : ce n'est pas n'importe quelle colonisation que Georges Hardy soutient, et ce n'est non plus n'importe quel ouvrage que *Doquicimi*. Ce second aspect étant traité dans ce numéro par Vincent Debaene, attardons-nous un tant soit peu sur le premier ; il y a en effet colonisation et colonisation, et G. Hardy est l'une figures qui s'efforcent de repenser, en son temps, une nouvelle politique coloniale. Elle est basée, d'une part, sur la reconnaissance des réalités concrètes, singulièrement culturelles et « psychologiques », auxquelles il y a lieu de « s'adapter » et avec lesquelles il faut chercher des formes d'« association ». Elle est basée, d'autre part, sur l'espèce de surhomme ou d'homme idéalisé qu'est l'administrateur colonial (ce « corps d'élite », p. 106), supposé être à même de tout faire au contact de populations qu'il doit avant tout connaître (cf. p. 80). C'est cet être peu ordinaire que doit former l'École coloniale dont Hardy est alors le directeur. *Ergaste*, qui paraît en 1929, est une sorte de condensé pédagogique destiné aux élèves et futurs élèves de l'établissement ; mais c'est en même temps un ouvrage significatif parmi bien d'autres qui, autour de 1930, prônent dans les Métropoles européennes un nouveau colonialisme « de service », pour reprendre une expression du temps ; le nom d'Ergaste,

¹ « Les Grands entretiens de l'Institut du Tout-Monde », Loïc Crécy, octobre 2021, 2 h 18 min. ; en ligne : <https://soundcloud.com/institutdutoutmonde/entretien-avec-roger-little> (c. le 28-06-2022).

qui signifie « artisan », est en soi un programme qui s'oppose bien entendu à celui du tourisme, mais aussi à celui du militaire conquérant, dont l'époque est révolue, comme à celui du commerçant ou de l'industriel. Les attaques contre la génération antérieure, celle des « pionniers », sont explicites : « on nous a trop rebattu les oreilles avec leurs exploits et leurs prétendus succès, et notre colonisation, encore aujourd'hui, porte la peine de leur fâcheuse célébrité » (p. 7). Il y a donc un colonialisme anti-colonialiste, formule littéralement paradoxale mais à même de redire que les réalités du passé sont contradictoires, ou à tout le moins nuancées. Cela étant clairement rappelé, J.P. Little s'interroge avec lucidité sur l'idéalisme de l'auteur (« ... quels merveilleux champs pour des activités qui veulent tailler dans le neuf et participer à la transformation de tout un monde ! », p. 85), c'est-à-dire sur ce qu'il ne voulait pas voir dans les réalités de la République : psychologiquement, c'est un homme de l'ordre établi, qui en espère une évolution favorable : en 1940, en France, il ne prendra pas le maquis mais assumera au contraire des responsabilités dans une institution pétainiste. Ce n'était pas un tempérament, suggère J.P. Little, à « prendre le parti des faibles, des vaincus » (p. XXVIII). Voire : G. Hardy écrit en effet le contraire : « si je reste fortement acquis à l'idée coloniale, c'est justement parce que [...] je prends parti pour les faibles contre les forts, pour les brebis contre les loups. L'esprit de la Révolution française et des Droits de l'Homme, le voilà » (p. 105). C'est peut-être aussi, ajouterai-je, un homme qui mise trop sur la bonne volonté et le consensus : « nous allons manifestement vers une solidarité de plus en plus étroite des divers éléments qui composent une colonisation » (p. 87), et qui se méfie aussi des ruptures dans le temps : « nous savons, mieux qu'elle [la Révolution] encore, qu'on ne change pas l'âme des hommes à coups de décrets, qu'il est périlleux de faire leur bonheur contre leur gré et qu'on compromet le progrès réel en précipitant à l'aveuglette des progrès de surface » (p. 106). Évidemment, si l'ambition est de « changer l'âme des hommes »... cela peut prendre du temps.

Ergaste a en tout cas le mérite de formuler une vision synthétique claire de l'Empire vu par un réformateur actif et, par ailleurs, expérimenté, convaincu du « grand devoir des civilisés envers leurs frères attardés » (p. 106). C'est aussi l'ouvrage le plus « littéraire » de G. Hardy ; il prend la forme d'un dialogue entre un « ancien » appelé Timée et un jeune homme qui sent poindre en lui la « vocation coloniale », mais qui se représente encore les colonies et ce qu'on y fait avec bien des idées toutes faites. J.P. Little met bien en évidence ce que doit ce dialogue aux grands modèles à la fois littéraires et philosophiques qui, de toute évidence, sont ici la référence de l'écrivain. Pour autant, il y a quelque chose de simple et de direct, parfois même de léger, dans leur écriture, laquelle n'est pas étrangère non plus au style du grand entretien publié dans la presse générale. En somme, une intéressante lecture, document d'un temps certes révolu mais pas tellement « autre » qu'il faille négliger de le relire : par exemple, on y lit une dénonciation de l'image stéréotypée du « nègre » (p. 97) qui nous rap-

pelle que certains débats « décoloniaux » étaient déjà des débats... coloniaux.

Pierre HALEN

HARROW (Kenneth), ed., *African Filmmaking : Five Formations*. East Lansing : Michigan State University Press, coll. African Humanities and the Arts, 2017, 301 p. – ISBN 978-1-611-86245-4.

Ce volume met en relief la diversification du cinéma africain, qui échappe à toute tentative de définition univoque. Les propositions des contributeurs sont rassemblées dans cinq « formations », regroupées selon deux catégories majeures : la géographie et la langue. Les productions cinématographiques considérées viennent d'Afrique francophone, d'Afrique de Ouest anglophone, d'Égypte, du Maghreb et d'Afrique du Sud ; quant à leur délimitation chronologique, elle s'étend de la période coloniale à l'époque post-coloniale, en passant par les années des guerres d'indépendance.

Dans le chapitre consacré à l'Afrique francophone, Olivier Barlet et Kenneth Harrow soulignent d'abord l'engagement du premier cinéma africain (dans les années 1960-1970), sa lutte pour la fin du colonialisme et sa critique du néocolonialisme comme force d'oppression des peuples. L'exemple paradigmatique se trouve ici dans les films d'Ousmane Sembène, qui entendent pousser les spectateurs à réagir et à s'engager. Dans les années 1980-1990, les films s'éloignent de la représentation des effets du colonialisme sur le continent et se concentrent plutôt sur le conflit entre l'autoritarisme des vieilles générations et l'aspiration des plus jeunes à la liberté (voir *Chef* de Jean-Marie Teno, 1999). Selon les auteurs, c'est encore la condamnation des autorités despotiques locales et globales qui caractérise le cinéma des années 1990-2010, désormais obligé de faire face aux effets néfastes de la mondialisation (voir *Hyènes* de Djibril Diop Mambéty). O. Barlet et K. Harrow notent enfin que le cinéma contemporain d'Afrique francophone se caractérise par la mise en scène de l'émancipation de la femme (dès Sembène) ainsi que par une tendance à représenter le côté le plus obscur de la vie du continent (violences, génocide, enfants-soldats).

Dans le chapitre dédié à l'Afrique anglophone, Jonathan Haynes étudie, quant à lui, la naissance et le développement de Nollywood et, plus largement, le phénomène que constitue la production cinématographique de masse au Nigéria et au Ghana. Le succès commercial de ce cinéma, qui privilégie des mélodrames conçus pour le grand public, dépasse les frontières nationales : ces films constituent désormais une forme de divertissement prisée par des millions de spectateurs en Afrique de l'Ouest. Ceci est dû, selon l'auteur, à l'utilisation de la langue anglaise comme passe-